

Les
SOIGNEUSES

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les soigneuses / Nicole Villeneuve

Nom: Villeneuve, Nicole, 1940- , auteure

Villeneuve, Nicole, 1940- | Révélation

Description: Sommaire incomplet: tome 1. La révélation

Identifiants: Canadiana 20210049162 | ISBN 9782898041174 (vol. 1)

Classification: LCC PS8643.I447 S65 2021 | CDD C843/.6-dc23

© 2021 Les éditions JCL

Illustration de la couverture: Maxime Bigras

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

NICOLE VILLENEUVE

Les
SOIGNEUSES

1. La révélation

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Le temps des chagrins

1. *La quête*, 2019
2. *L'héritage*, 2019

Graziella

1. *Les premières notes*, 2013
2. *La partition*, 2014
3. *Le concert*, 2015

*À mon père, Georges Villeneuve,
décédé à l'âge de trente-neuf ans.*

*Papa, trop jeune à l'époque,
je n'avais pas conscience de ce
que tu vivais dans les chantiers.
Maintenant, je sais...*

*Guérir, c'est sortir de la noirceur
pour renaître au jour.*

Prologue

Dolbeau, samedi 4 mai 1940

Une légère bruine qui tombe sur la ville de Dolbeau n'empêche pas Pauline L'Heureux de travailler dans le grand potager derrière la maison. En compagnie de ses parents, Alice et Gérard; de son jumeau Paul; et de ses jeunes frères, Philippe et Marcel, elle prépare la terre qui recevra bientôt les semences.

En sueur, elle s'arrête, s'appuie sur la pioche et dirige son regard vers la rue où se pressent les passants, les voitures hippomobiles et celles à gaz. Quand aura-t-elle un moment de répit pour lire, voir ses amies ou s'adonner à une activité qu'elle aime tout particulièrement? Une inquiétude qu'elle cultive depuis quelque temps revient tarauder son moment de tranquillité. Future diplômée de la huitième année à la fin de juin, quel avantage supplémentaire lui apporterait une inscription à la neuvième en septembre prochain? *L'avenir d'une jeune fille de quinze ans, qui doit apporter sa contribution à la survie de sa famille, est pas rose*, pense-t-elle.

Les plus grandes aspirations de Pauline ne se limitent pas seulement à travailler au chantier de la Price Brothers, situé à la rivière aux Rats. Huit mois par année, avec sa famille,

elle est confinée en pleine forêt, à soixante-quinze milles de Dolbeau, sans aucun contact avec ses amies. Que lui vaudra une année de plus d'études si elle ne lui ouvre pas les portes d'un autre métier que celui de cuisinière ou de servante dans une *cookerie*?

Toujours debout les yeux tournés vers la rue, l'adolescente aperçoit le jeune Maxime, fils des voisins, qui court derrière un ballon. Une voiture à gaz freine subitement. Le garçonnet heurte le pare-chocs du véhicule avant de s'effondrer sans connaissance sur la terre battue.

Spontanément, Pauline laisse tomber son outil de jardinage et s'avance vers la rue au pas de course en criant à ses parents, qui s'arrêtent pour la regarder aller :

— Inquiétez-vous pas, je vais juste aider le monsieur à secourir Maxime !

— Sois prudente et fais de ton mieux, ma fille, lui répond sa mère.

Dès qu'elle arrive sur les lieux de l'accident, le conducteur tient déjà l'enfant ensanglanté dans ses bras. Heureux d'avoir de l'aide pour installer le garçonnet sur la banquette arrière, il demande à Pauline de le surveiller pendant qu'il le conduit chez le médecin. En panique, la mère du petit bonhomme est accourue, la robe débraillée et les bas roulés jusqu'aux chevilles, aussitôt qu'un passant l'a avertie. En pleurs, elle consent à confier son fils à l'étranger ainsi qu'à Pauline, en qui elle a confiance puisqu'elle la connaît depuis sa plus tendre enfance. Ses aînées n'étant pas à la maison pour surveiller

les plus jeunes, il lui est impossible d'accompagner Maxime chez le médecin. Pour éviter que les parents de la jumelle ne soient inquiets de son absence qui pourrait se prolonger, la mère éplorée promet d'envoyer Jude avertir Gérald et Alice que Pauline reviendra avec Maxime, aussitôt qu'il aura reçu des soins.

Ce soir-là, se tournant et se retournant sans arrêt dans son lit, Pauline se remémore sa journée. Devrait-elle mettre ses parents au courant de la révélation qu'elle a eue dans le bureau du médecin concernant ses plans d'avenir? Pourrait-elle leur demander de se sacrifier pour lui payer des études à Chicoutimi, à Québec ou à Montréal? Dans l'intention de ne pas alourdir du poids de ses envies les épaules du couple incomparable que forment Alice et Gérald L'Heureux, elle se résout à mettre ses rêves en veilleuse.

Cette décision lui déchire le cœur.

1

Chambord, lundi 6 mai 1940

Un violent orage fait trembler le ciel. Des éclairs irradient dans les champs, dans les rues du village, sur les toits de bardeaux des maisons et effraient les chats de gouttière, qui cherchent à se réfugier dans les granges, sous les galeries ou dans tout creux pouvant leur servir de repaire. Les chiens aboient en même temps que le tonnerre, dont l'écho se répercutant sur les rochers fait vibrer le sol. Les villageois s'abritent dès qu'ils le peuvent, soit dans leurs maisons, aspergeant les fenêtres d'eau bénite pour éloigner le Malin, soit dans les bâtiments de ferme. Quant aux travailleurs dans les champs, plusieurs prennent le risque de se réfugier sous un arbre. Le vent dessine sur la surface du Piékouagami des rides sombres. Ses eaux lourdes et ronflantes forment des vagues qui viennent ronger la plage de leurs dents écumeuses.

Chez les Grenon, Marianne, la cadette, est debout de profil entre le long miroir pendu au mur de la salle à manger et un miroir portatif qu'elle tient dans sa main gauche. Cette posture lui permet d'admirer le reflet droit de son front plein, de son petit nez volontaire, de ses lèvres en forme de cœur,

de son menton carré, de son cou gracile et de sa silhouette bien proportionnée. *Si mon côté gauche était aussi joli que le droit, les garçons s'intéresseraient à moi*, se désole-t-elle.

L'incommensurable chagrin qui couve en son sein depuis des années remonte à ses yeux noisette. Convaincue que son cas est peine perdue, elle se sauve dans sa chambre et claque la porte derrière elle. Étendue sur le ventre de tout son long en travers de son lit, elle sanglote. Seule, elle est seule. Jusqu'ici, le soutien inconditionnel de ses parents, de ses deux sœurs et de ses trois frères n'est pas arrivé à combler le vide qu'elle sent grandir en elle un peu plus chaque jour. Son destin tracé d'avance ne lui donne pas l'espoir d'être invitée au banquet des privilèges offerts aux jeunes filles de son âge. Quinze ans ! Le gâteau d'anniversaire de ses seize ans, de ses dix-sept ans et de tous les autres qui suivront aura le même goût amer. Quel homme aura la bienveillance de goûter à son crémage vieillissant quand aucun ne s'y risque maintenant ? Elle finira assurément vieille fille.

Une vieille fille qu'on montrera du doigt, qui entendra les ricanements derrière son dos. Déjà, ces démonstrations vexantes, elle les a toutes vues et entendues. Elles ont formé des plaies restées à vif dans son âme. Aucune tisane, aucun onguent, fussent-ils concoctés par sa mère, n'arriveront à les cicatiser.

Les pleurs si forts de Marianne pourraient être entendus par les voisins, si ce n'était de l'orage qui gronde au-dehors, aussi violemment qu'en elle.

* * *

Après la tempête, le calme est revenu pour faire place à une nature éclatante qui semble se réjouir des bienfaits du furieux torrent qui l'a dépeussière des derniers jours de canicule.

Pour contrer le silence subit du ciel, dans le petit cabinet médical du docteur du village de Chambord, des cris et des lamentations retentissent à ouvrir les murs en deux. Un jeune garçon de treize ans, les vêtements détremés, est étendu sur une civière et se tord de douleur sous les yeux bienveillants de son père, assis sur une chaise droite à ses côtés.

En retrait de la scène, Éliette Grenon, une ride d'inquiétude entre les sourcils, est concentrée sur les lèvres fines du médecin qui, trousse médicale à la main, lui dicte à voix basse :

— Fais-toi confiance. T'as déjà traité des cas bien plus graves que celui-ci. J'ai pas le choix de te laisser seule avec Marc et son père. Le beau temps est de retour et je dois sans faute conduire Béatrice au sanatorium de Roberval avant qu'elle contamine sa famille. Une sage-femme herboriste aussi expérimentée que toi a les compétences requises pour s'attaquer à ce qui me semble être une luxation du genou droit. T'as déjà replacé des membres? Fais comme d'habitude... Bonne chance!

Sans plus tarder, Guy Tremblay quitte son lieu de travail, où il œuvre de nombreuses heures par jour, sans compter les visites à domicile qu'il doit effectuer au quotidien. Si son territoire se limitait à son village natal, il pourrait donner plus de temps à ses patients. Mais ce n'est pas le cas. Il reçoit aussi des demandes de la part des villages voisins qui n'ont pas la chance de jouir des services d'un clinicien attitré.

Restée seule soignante dans la petite clinique, Éliette tire le rideau derrière lequel repose le patient en compagnie de son père. Après avoir inspiré et expiré longuement pour se détendre, elle explique la situation à Adélarde Fournier :

— T'as dû entendre le D^r Tremblay. Y m'a confié les soins de ton fils...

— Je m'attendais à te voir icitte, mais pas nécessairement à ce que tu prennes la place du docteur, répond-il en mêlant sa voix gutturale aux interminables geignements du blessé.

Puis, il pose un regard insistant sur le visage affligé de son cadet, qui n'a pas encore tout à fait perdu les traces de l'enfance.

— Quand le docteur a une urgence, c'est moi qui donne les traitements, tu le sais, ça, depuis le temps que tu me connais.

En passant une main nerveuse dans ses cheveux grisonnants, l'homme réplique :

— Autant je t'ai fait confiance pour accoucher ma femme, autant je te fais confiance pour traiter mon fils. Procède, Éliette, tu vois qu'y souffre sans bon sens.

D'abord, elle enlève la botte maculée de boue de Marc et la laisse tomber sur le sol. En s'emparant des ciseaux à sa portée, elle coupe la jambièrre du pantalon imbibé d'eau, de bas en haut, jusqu'au genou déformé par l'enflure. D'un ton qu'elle veut calme, Éliette rassure de son mieux l'adolescent, qui se met à crier dès qu'elle touche l'endroit affecté.

— Marc, je sais que t’as très mal. Mais y va falloir que je te fasse encore plus mal si tu veux guérir. Prends une longue inspiration, expire, ouvre la bouche, pis mords dans cette débarbouillette, lui ordonne-t-elle en lui présentant le carré de tissu de ratine.

Il obéit tout en laissant ses larmes glisser sur ses joues. Elle tire de toutes ses forces sur la jambe, ce qui permet au genou de reprendre sa place. Au même moment, pétri de douleur, Marc s’évanouit.

Sans tarder, elle pose son index sur la face interne du poignet du garçon en rassurant le père :

— Inquiète-toi pas, Adélard, son pouls est juste un peu plus élevé que la normale en raison de la douleur extrême. Marc va reprendre ses sens dans quelques minutes. S’il te plaît, enlève la débarbouillette de sa bouche, passe-la sous la pompe à eau, pis applique-la sur son front pendant que je vais immobiliser son genou.

Rassuré, Adélard Fournier détaille la chevelure plus sel que poivre de la soigneuse avant de s’attarder sur son visage serein, ses yeux noisette, ses joues rebondies, ses lèvres charnues. Son regard embrasse l’ossature massive du corps athlétique de la femme, sans aucun doute vigoureuse. Avec une forte pression, Éliette enroule un bandage élastique autour de l’endroit contusionné tout en donnant au père des informations sur les soins que devra recevoir son garçon.

— Quand Marc va reprendre connaissance, ça va aller beaucoup mieux. Pour le soulager, je vais lui donner de

l'aspirine. Y devra rester au repos jusqu'à ce que l'enflure soit disparue. Pour qu'y puisse se déplacer, je vais y prêter des béquilles. J'irai chez vous prendre de ses nouvelles demain ou après-demain, au plus tard.

Soulagé, Adélard détache son attention de son fils pour tenter de satisfaire sa curiosité au sujet de la dernière rumeur qui court dans le village et à la campagne.

— C'est-ti vrai, ce qu'on dit? Qu'on va perdre notre accoucheuse-herboriste, ramancheuse de surcroît?

— C'est pas des commérages, admet Éliette. Mon François, Marianne pis moi, on va s'installer à la rivière aux Rats, là où je vais ouvrir un dispensaire.

— Un dispensaire! s'exclame Adélard. Vous allez construire un dispensaire?

— Non, on construira pas un dispensaire. Aimé Marchand nous a plutôt suggéré d'occuper les bâtisses désaffectées du chantier de la Lake St. John. Avant de demander le permis, François pis moi, on est allés visiter les lieux. On a évalué que l'ancienne *cookerie* est la seule bâtisse qui demande pas trop de travaux de menuiserie parmi celles qu'on peut récupérer. On va avoir le temps de la remettre en état avant les activités forestières qui vont commencer en octobre.

— Si le chantier de la Lake St. John est déserté, quels patients tu vas soigner?

— Je vais soigner les bûcherons malades pis blessés de la Price Brothers.

— Ben là, je comprends plus rien... C'est sur le chantier de la Price Brothers que tu devrais t'installer...

— Mon dispensaire va être à deux heures de marche du chantier de la Price Brothers, qui a pas de place pour m'accommoder. Y faudrait bâtir une nouvelle construction pis tu sais que, comme c'est pas dans les habitudes des compagnies forestières de se fendre en quatre pour soigner leurs hommes malades ou blessés, notre projet aurait été refusé. Notre seule alternative, c'était d'adhérer à l'idée d'Aimé Marchand.

— Ouais... en tout cas, tes patients malades ou blessés vont avoir la chance de se faire secourir par une soigneuse à leur entière disposition. C'est quand même pas si mal, deux heures... C'est pas comme si y avait douze heures à faire pour se rendre chez le premier docteur.

— Notre intention est de commencer par vivre l'expérience cette année. Pis l'an prochain, si la demande est là pis qu'on a la possibilité de se rapprocher, on va saisir l'occasion.

— Pis nous autres, on va faire quoi, avec notre bon docteur qui arrive pas à suffire à la tâche, même avec ta collaboration ?

— Annette, ma plus vieille, a déjà une bonne formation. Avec une expérience de quelques mois, a va être aussi bonne que moi. Je t'en passe un papier.

— Y doit bien y avoir une autre raison qui vous pousse à vous isoler dans le grand bois. Vous êtes ben établis, icitte...

— C'est justement Annette qui va prendre soin de notre maison. On veut pas la vendre. Est consentante pour quitter Roberval pis venir installer sa famille à Chambord. Son mari l'appuie à cent pour cent.

— T'évites ma question...

— Adélard, je vais te dire franchement la raison, mais je veux que ça reste entre nous deux. T'en parles même pas à Adélaïde... Je sais que ta femme est pas une bavasseuse, mais quand la nouvelle est divulguée, a grossit à vue d'œil comme une boule de neige.

— Je suis muet comme une tombe, quand on me confie un secret.

— On veut faire respirer Marianne. Tu comprends ce que je veux dire ?

— On la voit jamais, ta Marianne, à part à la messe le dimanche.

— Pourquoi tu la vois jamais ailleurs qu'à la messe le dimanche, tu penses ?

— Ben, c'est sûr qu'est différente...

— Justement, c'est pour ça qu'elle a pas fréquenté l'école aussi longtemps que ses frères pis ses sœurs.

— Je comprends ! Les enfants sont pas tolérants... Y sont souvent moqueurs.

— Moqueurs jusqu'à la rendre malade de chagrin. Est rendue au point que, quand un étranger arrive à la maison, a

va se cacher soit dans la garde-robe, soit en dessous de son lit. C'est grave, ça ! Est tombée dans la mélancolie pis, selon moi, y a plus rien à faire pour elle ici. C'est comme si a l'avait une réputation, maintenant, qui se débâtit pas. Y faut absolument changer d'air. À presque seize ans, la majorité des filles de son âge pensent au mariage. Comment veux-tu que ça y arrive quand les garçons l'ignorent ? Y faudrait qu'a en trouve un qui a lui aussi une grosse imperfection... Je te le dis, Adélard, ma Marianne est en train de perdre ce qu'y a de plus beau dans la vie.

Le blessé ouvre des yeux égarés, semblant ne pas se souvenir de l'accident dont il a été victime sur la ferme et qui l'a mené à la clinique du D^r Guy Tremblay. Éliette enlève la petite serviette de tissu de son front bordé d'une crinière châtaine bouclée et bien fournie pour la remplacer par sa main qu'elle bouge doucement de gauche à droite.

— Comment te sens-tu, mon garçon ? Excuse-moi si je t'ai fait aussi mal, mais y fallait replacer ton genou. Y va falloir le ménager, pas trop le solliciter. T'as de la brisure en dedans. As-tu encore beaucoup de douleur ?

— C'est moins pire, mais ça élance. On dirait que le feu est dans mon genou.

— C'est normal, ta blessure est encore trop fraîche. Mais après la douleur intense que t'as endurée quand j'ai ramanché ton genou, c'est à présent plus supportable, n'est-ce pas ? Je vais te donner de l'aspirine pour te soulager.

— Vous avez quasiment fait un miracle ! la félicite le garçon en faisant la grimace.

Éliette se rend au petit comptoir de bois brun, pompe de l'eau dans une tasse qu'elle tend ensuite au garçon. Après avoir ouvert la pharmacie clouée au mur, elle choisit un contenant de verre étiqueté, le penche minutieusement vers sa main ouverte, isole cinq comprimés, en confie quatre au père et un à Marc, qui l'avale en même temps qu'une gorgée d'eau.

— Dis-moi comment c'est arrivé, ton accident, réclame-t-elle en replaçant le flacon dans la petite pharmacie.

L'éclopé raconte que le cheval était attelé à la charrue qui écroûtait les dernières lisières de terre en vue de l'épandage des semences. Un éclair a soudainement zébré le ciel, suivi d'un violent coup de tonnerre. Terrifiée, la bête s'est cambrée.

— J'ai tiré de toutes mes forces sur les cordeaux pour maîtriser le cheval, pis je suis tombé, incapable de me relever. La lame de la charrue est sortie de la tranchée. Elle aurait pu me frapper à la tête. J'ai été chanceux.

— Sur une ferme, y arrive toutes sortes d'accidents, inévitables la plupart du temps.

— C'est la raison qui devrait te faire changer d'idée. Tu vois qu'une paroisse agricole a besoin de toi icitte, insiste le père.

— Tout est arrangé. On part la semaine prochaine pour avoir le temps de tout faire avant l'arrivée des bûcherons, à la

fin de septembre ou au début d'octobre. On a besoin de moi aussi là-bas. Pis ma Marianne, qui est désireuse de pratiquer mon métier, va pouvoir m'aider. Est rendue pas mal bonne dans la préparation des tisanes pis des onguents. Au moins, si a coiffe sainte Catherine, a va pouvoir se valoriser dans une occupation qui lui plaît.

Semblant avoir oublié la recommandation de ne pas ébruiter la cause réelle du départ d'Éliette de Chambord, le fermier, avide de savoir enfin la vérité au sujet de la disgrâce rare de la fille des Grenon, s'informe devant son fils, qui pourrait se délier la langue :

— Ça dépend de quoi, la plaque rouge violet qui couvre une partie de son visage ?

— On naît à peu près tous avec une tache de naissance plus ou moins apparente. Ma petite dernière a pas été chanceuse. Je sais pas si c'est parce que je l'ai eue dans la trentaine avancée, mais on est obligés de vivre avec cette réalité qui gêne sa vie. Si les gens étaient plus tolérants pis considéreraient pas un accident de la nature comme une punition du bon Dieu, ma fille pourrait quand même avoir une vie normale. Pourquoi les malveillants reconnaîtraient pas plutôt ses qualités pis sa grandeur d'âme ? A souffre sans bon sens. Ça nous arrache le cœur, à mon François pis moi. Pas seulement à nous autres, mais à ses trois frères pis à ses deux sœurs aussi. C'est la plus jeune pis y la traitent aux petits oignons. On dirait qu'y voient pas sa différence physique parce que je leur ai expliqué comme y faut qu'on était tous égaux, beaux ou laids. Que c'est la grandeur du cœur qui compte. Pis bébé, a

l'était craquante. On pouvait pas trouver plus attachante que Marianne ; a savait comment se faire aimer. C'est quand on a commencé à la sortir à travers le monde que les problèmes ont commencé. Pis c'est sans parler de l'école...

— Je regrette d'avoir fait partie de ceux qui ont ri d'elle, se repent Marc.

— Le mal est fait, astheure. Son amour-propre a été gravement touché, je le vois bien. Je sais pas si on a bien agi en la retirant de l'école après sa troisième. C'était trop difficile de la voir souffrir autant. Les remarques méchantes des autres enfants l'ont démolie.

— Y a pas de remèdes à ça, cette grosse tache là ? demande le père.

— Même le D^r Tremblay l'ignore. Comme l'espoir d'une amélioration est mince, on veut tout faire pour y proposer une vie où a se sentira valorisée. Toutes les deux, on va se monter la plus importante pharmacie de toute la province de Québec.

— Je comprends. À votre place, je pense que je prendrais la même décision que vous autres. En tout cas, tu nous as ouvert les yeux. Je te remercie, Éliette. Cette idée que les différences physiques sont comme une punition du bon Dieu, ça devrait pas exister, même si est appuyée par les dires de la religion. Pourquoi l'Éternel punirait un petit bébé qui a encore rien fait ? Pis pourquoi y punirait des gens comme vous autres, qui feraient pas de mal à une mouche ? Je te remercierai jamais

assez d'avoir sauvé mon Adélaïde lors de son dernier accouchement difficile. Je te dois combien pour avoir ramanché mon garçon ?

— T'arrangeras ça avec le D^r Tremblay, répond-elle en aidant le jeune à descendre de la civière.

Debout sur une seule jambe, Marc appuie son dos au lit de fortune en attendant de recevoir les béquilles des mains de la soigneuse.

— Je vais te montrer comment t'en servir. Je te recommande de pas en abuser. Y faut que ta jambe se repose le plus possible pour donner le temps aux dommages en dedans de guérir. Faut pas forcer. Autrement, tu vas en avoir pour des mois à t'en remettre. T'as bien compris ? s'assure-t-elle en lui glissant les supports sous les aisselles.

Il opine de la tête.

— T'es bien bâti pour ton âge, réalise-t-elle. Tu vas dépasser ton père bientôt.

— Le travail de ferme, ça développe les muscles, riposte Adélard. Mon Marc parle lui aussi d'aller dans les chantiers l'hiver quand le travail de ferme est plus léger.

— Y serait pas mieux de rester à l'école ? S'instruire, c'est pas le plus beau choix à faire ?

— Tu sais que nous autres, les cultivateurs, on vit pas richement. Y faut avoir un *side-line*. On les compte par centaines, les

travailleurs de ferme qui s'expatrient dans le bois pendant les trois saisons mortes. Tu vas avoir l'occasion de le voir par toi-même.

— À vivre dans un petit village, y a pas grand-chose qui nous passe sous le nez, c'est bien connu. Je sais tout ça. Mais ton jeune, à treize ans, y a encore le nombril vert. Je le verrais pas parmi des hommes qui ont vu l'ours. À moins que la famille entière s'exile, comme on le voit souvent. C'est fréquent chez les cuisiniers.

Pendant la conversation, sur le talon de la botte recouvrant son pied gauche, la jambe droite flottant en l'air, Marc fait le tour des lieux pour apprendre à se servir des supports, qui lui permettront d'avoir une certaine autonomie. Sans gêne, presque comme un trophée, il expose aux regards le bandage blanc sortant des deux pans de la jambière coupée de son pantalon.

Adossée au comptoir, Éliette le félicite :

— T'es déjà un professionnel. Pis oublie l'idée que t'as d'aller travailler dans les chantiers. Retourne à l'école, ça sera mieux pour toi. Je veux pas avoir à soigner une blessure de hache, de sciote, de godendard ou te voir assommé par un arbre. En plus de la tuberculose pis des autres maladies infectieuses qui guettent la grosse misère...

Marc, qui semblait boire les paroles d'Éliette, change soudain de sujet :

— Pouvez-vous dire à Marianne que je regrette d'y avoir fait de la peine ?

— Je peux y faire ton message, mais y a rien de mieux que d'avoir le courage d'affronter les personnes qu'on a blessées. Tu devrais aller toi-même y demander pardon.

Son regard foncé teinté d'incertitude, il répond à brûle-pourpoint :

— Je vais plutôt aller à confesse, ça va être plus facile. C'est juste une fille, en fin de compte.

Son poids soutenu par les béquilles, Marc pivote et quitte froidement la chambrette, sans saluer la soigneuse. Adélard Fournier remercie une dernière fois Éliette en ramassant la botte droite de son fils, qui repose par terre. En se redressant, plus poli que son rejeton, il lui offre ses salutations avant de prendre lui aussi le chemin de la sortie.

Dès que la porte se referme, la soigneuse murmure pour elle-même :

— Dans quel monde on vit, bon Dieu ? Quelle relève on va avoir ?